

XI

Missions dans le Nantais...

De son pays natal, avec F. Mathurin et F. Jean, Montfort descend vers le diocèse de Nantes où il a prêché sa première mission. Il y est invité, au nom de l'Evêque, Mgr Gilles de Beauveau, par M. Barrin, grand vicaire, avec la famille duquel les Grignion sont depuis longtemps en relation.

M. Barrin, après de longues années de vie et de culture profanes, s'était consacré à des œuvres de charité à Rennes, tout en se préparant de loin au sacerdoce. C'est là qu'il avait connu M. Grignion étudiant chez les Jésuites. Puis, il l'avait rejoint à Paris, vers la fin du siècle pour y achever en Sorbonne ses études de théologie. Plein d'admiration pour les talents et les vertus de son jeune compatriote, il lui témoigna toujours la plus fidèle amitié.

A Nantes, il y a aussi une maison de Jésuites, active et influente. Ces bons Pères, parmi lesquels il choisit ses confesseurs, demeurent dans la ligne où il a été formé à Saint-Sulpice, réfractaires au courant janséniste et toujours à l'écoute de Rome. Sans doute pourra-t-il entrer dans leurs équipes de missionnaires ; à moins que, dans le diocèse, il ne trouve quelques jeunes prêtres disposés à le seconder dans son apostolat.

A Nantes, il compte aussi renouer avec plusieurs bienfaiteurs et maintes communautés religieuses, des relations dont il a gardé le meilleur souvenir.

Aux prises avec le péché du monde

Dès son arrivée, en effet, Montfort s'adjoint au P. Joubert, Jésuite, qui vient de lancer une mission dans le faubourg Saint-Similien. A peine entré en action, il étonne, captive, émeut ses auditeurs. Même

les ecclésiastiques qui viennent par curiosité au pied de sa chaire doivent « lui payer un tribut de larmes », selon l'expression d'un témoin. Bientôt, tout le quartier est attiré par ce nouveau Jean-Baptiste.

Mais il suscite aussi l'hostilité de ceux dont il flagelle les vices et les scandales. A tel point que plusieurs jeunes débauchés se concertent pour supprimer ce prêcheur gênant. Entre chien et loup, ils le guettent à un tournant de rue et se jettent sur lui... Mais il était homme à se défendre et la bagarre ne tarde pas à provoquer un attroupement de braves gens qui dégagent le Père et donnent la chasse aux vauriens. Cailloux et coups de bâtons pleuvent dru sur eux tandis que le missionnaire crie à ses défenseurs : « Laissez-les, ne leur faites point de mal ; ils sont plus à plaindre que moi. »

Ce qu'il ne peut tolérer, c'est le péché public qui entraîne au mal les faibles et insulte Dieu en face. Dès qu'il le voit, il fonce dessus, sans aucun respect humain et il devient saintement téméraire. Le voici traversant la Place Royale, l'âme en prière. Un officier est là qui blasphème effrontément le nom du Seigneur. D'un bond, il est en face de l'homme et lui reproche publiquement ses odieuses paroles. L'admonestation est à la fois si impérieuse et si touchante que le malheureux décontenancé accepte de se mettre à genoux et de baiser la terre pour demander pardon de sa faute...

M. des Bastières rapporte une autre aventure qui ne manque pas de faire du bruit dans la ville. Non loin de la cathédrale, une rixe éclate entre artisans et soldats, et c'est la bagarre brutale, avec cris furieux et jurements. Venant à passer, Montfort fend le cercle des badauds que ce spectacle amuse, se met à genoux, baise la terre, puis, jetant sa haute stature dans la mêlée, il parvient à séparer les batailleurs qui s'en vont chacun de leur côté.

Comme on l'entoure avec quelque admiration, il apprend des curieux que ces querelles sont quotidiennes et qu'elles sont provoquées par un certain jeu « *Blanc et Noir* » dont raffolent les soldats. En un tournemain, Montfort leur arrache ce jeu et le met en pièces sous leurs yeux. La colère des troupiers se rallume aussitôt : ils menacent le Missionnaire de lui passer leur épée au travers du corps s'il ne leur paie pas immédiatement cinquante livres : « Je n'ai pas un liard en poche, réplique-t-il, mais je verserais volontiers une forte somme et tout le sang de mes veines pour faire disparaître vos jeux de hasard. »

L'affaire se gâtait. Heureusement un soldat, plus calme, dit aux autres : « Ne le frappons pas, il nous en arriverait malheur. Menons-

le plutôt au Gouverneur qui nous rendra bonne justice. » Et c'est ainsi que, vers 4 heures du soir, raconte M. des Bastières, je rencontrai M. de Montfort, que des soldats conduisaient au château, suivi d'une nombreuse populace qui faisait un bruit épouvantable. Il avait la tête nue et son chapelet à la main qu'il disait à haute voix, le visage rayonnant et vermeil, et marchant à si grands pas que tous avaient peine à le suivre...

« On ne le conduisit pas cependant jusqu'au château, parce qu'un de ses amis l'ayant rencontré par hasard, le retira d'entre leurs mains. Il en fut très mécontent, disant qu'on le privait d'un bonheur auquel il aspirait depuis longtemps, qui était d'être prisonnier pour l'amour de Jésus-Christ. »

Quelque temps plus tard, un dimanche soir, garçons et filles tournoient, au son du fifre, en rondes endiablées. Comment maintenir un climat de mission avec de tels divertissements ? Montfort n'y tient plus. Il se rend sur les lieux et tente de briser la danse.

Mais le voilà aussitôt encerclé par une centaine de jeunes qui s'en amusent follement et trouvent plaisant d'entonner un cantique pour rythmer leurs évolutions autour du Missionnaire. Sept à huit fois celui-ci cherche à rompre le cercle et à disperser cette assemblée frivole, mais les mains se rejoignent et la chaîne se reforme dans un crescendo de rires...

Alors, de guerre lasse, Montfort prend son Rosaire et, levant les bras au ciel, il s'écrie : « S'il y a dans cette compagnie des amis de Dieu, qu'ils se mettent à genoux avec moi ! » Et, chose qu'on aura peine à croire, dit le témoin qui relate ce fait, comme si la foudre était tombée, la danse s'arrête... Cette jeunesse volage et les spectateurs qui l'entourent se jettent à terre et répondent aux Ave. Alors, prêchant sur le vif, l'homme de Dieu montre les occasions de péché qu'entraînent les danses. C'est ainsi que, ce soir-là, beaucoup rentrèrent de la danse la contrition dans l'âme et se promettant de mieux vivre à l'avenir.

Mission au pays des vignerons

Après Saint-Similien, Montfort est envoyé à Vallet, gros bourg de plusieurs milliers d'habitants, au milieu des vignobles... Et à l'époque des vendanges, ce qui suffit sans doute à expliquer le peu d'empressement des gens à sortir de leurs vignes ou de leurs chais pour venir à l'église. Ces vignerons ont l'humeur joviale, et notre Missionnaire

comprend tout de suite qu'au lieu de les blâmer, il vaut mieux les aborder une chanson aux lèvres.

Il compose donc pour eux des couplets de circonstance que le F. Mathurin s'en va chanter de sa belle voix, de vigne en vigne et de village en village, tout en secouant une clochette pour attirer l'attention :

« Alerte ! Alerte ! Alerte !
La mission est ouverte.
Venez-y tous, mes bons amis,
Venez gagner le Paradis ! »

On goûte l'humour du procédé : dès que le Frère a lancé le premier vers, tout le monde continue en chœur... Et, dès les premiers soirs, l'église se remplit... Tout en continuant de cueillir les grappes dorées, les vendangeurs se laissent cueillir eux aussi, par la grâce du Bon Dieu.

Avec quelques exceptions, toutefois, que la chronique a retenues. Un homme, affairé autour du pressoir, refuse de suivre le F. Mathurin et continue à tirer son vin. Or voici qu'au dernier jour des exercices, tout le monde étant dans l'église à vénérer le crucifix indulgencié par le Pape, un violent orage éclate... Et l'on trouve l'homme impénitent foudroyé au coin de son feu. Sans préjuger du sort éternel de cette âme qui avait préféré les soucis de la terre à ceux de l'éternité, les paroissiens de Vallet ne purent s'empêcher de voir, dans sa triste fin, un châtement de Dieu.

On raconte encore que, dans sa confession, une bonne femme avait omis par fausse honte, de déclarer trois vilains péchés. Le P. de Montfort qui lisait souvent dans les consciences, lui demanda pour pénitence de laver un beau mouchoir blanc sur lequel il y avait trois taches noires. « Bon, se dit-elle, c'est une lessive qui sera vite faite ! » Et de s'y mettre sans tarder. Mais, la diligente buandière, même en savonnant, en rinçant et en faisant retentir son battoir, ne pouvait faire disparaître les taches du mouchoir.

Et c'est alors que, la grâce aidant, elle réfléchit. Ces taches ne figuraient-elles pas les péchés qu'elle n'avait pas osé dire à son confesseur ? Retournant donc au saint Tribunal, elle y fit cette fois un aveu loyal. Elle en sortit en pleurant des larmes de joie qui, par enchantement, rendirent au mouchoir sa blancheur immaculée.

Pour conserver les fruits de la mission, Montfort, à Vallet comme partout, avait institué la récitation du saint Rosaire. Avec le temps, cette pratique fut négligée, puis délaissée. Il en fut tout attristé.

Aussi, lorsque se rendant de Roussay à Nantes, en 1714, ayant été invité à passer par Vallet, il refusa en disant : « Je ne passerai point par Vallet... Ils ont abandonné mon Rosaire ! »

Gens d'honneur, les Valletais reprirent cette dévotion qu'ils n'ont plus oubliée depuis.

Un Saint de légendes

Dans tout le Nantais le P. de Montfort est précédé de la réputation d'un homme de Dieu. Et la légende s'attache à ses pas. Aussi ses missions débordent-elles largement les paroisses dans lesquelles il prêche. On accourt de partout pour l'entendre. Et le diable doit se multiplier pour barrer les routes.

On raconte qu'un jour deux hommes venaient de fort loin à la mission de Vallet. Ils avaient marché longtemps et commençaient à être las. C'était l'heure propice à la tentation. Sous la figure d'un étranger, le diable les accoste et, s'informant du but de leur voyage, leur fait des suggestions perfides : ils étaient bien naïfs de faire tant de chemin pour aller écouter un exalté qui était la risée de tous les gens de bon sens.

Or, à la même heure, Montfort s'arrêtait soudain dans sa prédication et disait à son auditoire étonné : « Voici que le démon cherche, en ce moment, à empêcher deux hommes de venir à la mission... Mais le Rusé perd son temps ! » Et quand les deux hommes entrèrent dans l'église, le Missionnaire alla vers eux et les félicita d'avoir résisté à Satan et suivi l'appel de Dieu...

C'est la Vierge Marie, « son aimable Maitresse et son Supplément universel », qui le rend familier ainsi du monde surnaturel et lui en fait découvrir les pistes mystérieuses... Une pieuse chrétienne, qui devint Supérieure de l'Hôpital de Guérande, était venue de loin aussi et sans provision pour écouter le Missionnaire. Se sentant défaillir de fatigue et de faim, elle s'était assise sur une pierre devant l'église, sans oser rien demander à personne, offrant à Dieu sa détresse. Or voici qu'une dame vénérable s'approche d'elle et lui offre gentiment un morceau de pain : « Prenez, ma fille, et mangez », dit-elle. Et elle disparaît. Racontant ce fait plus tard, elle disait candidement que la Sainte Vierge, dont avait parlé si tendrement le P. de Montfort, était elle-même venue à son secours.

N'est-ce pas à Marie, en effet, qu'en toute confiance il recourait

pour nourrir les mendiants qui erraient, si nombreux, en ce temps-là, dans la province, ainsi que beaucoup de fidèles de paroisses éloignées ? Chacun savait qu'il ne demandait jamais d'honoraires pour ses prédications ou ses messes, et qu'il ne voulait pas être à la charge des curés ou des fabriques. Pour le logement et la nourriture, il prenait domicile dans une pauvre maison qu'il appelait la « Providence » et dans laquelle il accueillait, avec lui et ses Frères, les prêtres qui l'aidaient dans le ministère et les artistes qui travaillaient pour la mission. On le voyait réaliser ce paradoxe d'être le plus pauvre et, en même temps, le grand aumônier de tous ceux qui étaient dans le besoin, tellement sa fidélité à l'Evangile lui donnait droit au centuple qu'il promet. « La Providence ferait plutôt un miracle, disait-il, plutôt que de manquer à ceux qui se fient en elle. » Il parlait d'expérience...

Aussi, la foule, le sachant inspiré d'En-Haut, portait-elle une grande attention à ses paroles. Elle les retenait comme des promesses du ciel ou des prophéties. Comment Dieu n'aurait-il pas cautionné les faits et gestes d'un de ses ministres qui s'engageait pour sa gloire, avec tant d'humilité et d'héroïsme ? A La Boissière-du-Doré, chacun se rappelle qu'il a dit : « La foudre et la grêle épargneront la paroisse ! » Et à La Canardière, où l'on a méprisé la grâce : « Aucun prêtre ne sortira d'ici durant un siècle. » Ailleurs, on constate avec surprise que les terrains maigres qu'il bénit ou sur lesquels il récite son office deviennent extrêmement fertiles...

Il a tant de foi que les cieux s'ouvrent à sa prière et que parfois il en reçoit des visites. D'aucuns l'ont vu en colloque avec une belle Dame, toute rayonnante de clarté, qui ne peut être que la Sainte Vierge. Telle cette femme de Landemont qui venant, de grand matin, pour se confesser, l'aperçut ainsi dans le jardin de la cure et à qui l'homme de Dieu disait ensuite : « Vous n'avez pas besoin de vous confesser, ma fille, puisque vous avez vu Celle que j'ai seulement entendue. »

Chez un curé résistant...

M. de Montfort venait de connaître de tels succès apostoliques que M. Barrin lui proposa de faire une mission fort difficile à La Chevrollière. C'était une paroisse divisée par une scandaleuse hostilité entre le presbytère et le château. Il s'y rendit sans hésiter avec M. des Bastières.

En arrivant, il se garde bien de demander asile à M. le Curé qui d'ailleurs refuserait de le recevoir. Il va se réfugier dans un galetas qui se trouve immédiatement sous les tuiles d'un hangar.

La mission commence, d'ordre de l'évêché et dans un climat d'opposition. M. le Curé, fort attaché à ses intérêts ne pardonne pas qu'on l'ait privé des fondations de messes de la chapelle Notre-Dame des Ombres qui dépend du seigneur voisin. Trois semaines durant, il ne cesse de blâmer ceux de ses paroissiens qui viennent aux sermons du Père. Vainement, d'ailleurs, car leur nombre s'accroît chaque jour. Outré de son échec, il paraît, un jour, devant l'autel au moment où le P. de Montfort achève sa prédication, et c'est pour dire d'un ton fielleux : « Vous perdez votre temps à venir à cette mission, mes frères ; on ne vous y apprend que des bagatelles ; vous feriez bien mieux de rester dans vos maisons et de travailler pour gagner votre vie et celle de vos enfants. »

Agenouillé en chaire, Montfort reçoit ces propos méprisants, les yeux baissés et les mains jointes. Puis il descend, et rejoignant M. des Bastières, encore indigné, il lui demande de l'accompagner devant le Saint Sacrement pour y chanter le *Te Deum* afin de remercier Dieu de cette humiliation publique : « Confiance ! lui répétait-il. Cette mission est tellement combattue qu'elle sera très fructueuse. » Et, de fait, elle entraîna un grand nombre de conversions.

Une autre fois, à la sortie de l'église, le Missionnaire dut subir les plus odieuses invectives de la part du curé, du vicaire et de quelques paroissiens mécontents. Quelque temps après, ils allèrent jusqu'à dépêcher une fausse dévote pour l'accabler des pires accusations auprès du vicaire général et de l'évêque. Ceux-ci, informés des raisons sordides qui inspiraient cette femme, la chassèrent avec indignation. Entre-temps, le Missionnaire aimait à se retirer dans le sanctuaire de Notre-Dame des Ombres pour y pacifier son âme et prier la bonne Mère de changer le cœur de ses ennemis. Et dans la tendresse de Marie, il trouvait le meilleur baume à ses peines.

Comble de l'adversité, voici la maladie. Accablé par des fièvres et des coliques, il lui faut prêcher pendant quinze jours tout en préparant la clôture de la mission. Ce jour-là on devait planter une croix dans un lieu assez éloigné et l'y conduire en procession par des chemins boueux et pleins d'eau. En esprit d'expiation et pour stimuler la foi des paroissiens, le Missionnaire leur demanda de porter cette croix pieds nus. Et donnant l'exemple, il se déchaussa lui-même et entraîna deux cents hommes à faire comme lui. Sitôt le Calvaire érigé et béni, il voulut encore prêcher sur le mystère de notre

Rédemption. Comme il était blême et exténué, chacun pouvait craindre qu'un tel excès lui fût fatal. Or, à la grande surprise de tous, ce fut le contraire : quand tout fut achevé il se trouva guéri.

Ainsi, dans cette rude entreprise d'arracher les âmes à l'esprit des ténèbres, le Sauveur en faisait son bon Cyrénéen, le chargeant sans discontinuer des plus lourdes croix. Son âme en était irradiée d'une joie supérieure. Avant de quitter la Chevrollière, il voulut embrasser cordialement le Curé qui l'avait persécuté, et lui dit : « Je prierai toute ma vie le Seigneur pour vous. Je vous ai trop d'obligation pour jamais vous oublier ! »

« Pas de Croix, quelle Croix ! »

Pour le dédommager d'une mission si rude, l'évêché envoya Montfort à Vertou, petite ville des bords de la Sèvre où beaucoup de Nantais avaient leur maison de campagne. Les habitants furent des plus accueillants et entourèrent les missionnaires de la plus encourageante sympathie. On ne pouvait souhaiter mieux du point de vue humain, et M. des Bastières s'en déclarait ravi.

Mais tout rempli de la sagesse évangélique, Montfort savait, lui, que les âmes ne s'achètent qu'avec des larmes et du sang. Un soir, après la prière, il dit à son compagnon : « Cher ami, nous perdons notre temps ici ! — Comment ! Où pourrions-nous aller pour être mieux ? — Précisément, réplique l'homme de Dieu, nous sommes ici trop bien vus et trop à notre aise ! Notre mission sera sans fruit parce qu'elle n'est pas appuyée sur la Croix... »

Et après un silence, il ajouta : « J'ai dessein de finir les exercices dès demain... Pas de croix, quelle croix ! » M. des Bastières dut insister vivement pour le dissuader de s'en aller : il était venu à Vertou par obéissance, il devait y achever l'œuvre commencée. Et la mission continua. Non sans produire, d'ailleurs, les fruits les plus consolants.

Pourtant, elle n'avait pas été sans épreuve. L'un des Frères qui étaient au service des missionnaires, le F. Pierre, étant gravement malade, on parlait de lui donner l'Extrême-Onction. Animé de la foi qui soulève les montagnes, Montfort lui dit alors : « Donnez-moi votre main ! — Impossible ! — Tournez-vous de mon côté ! — Je ne puis ! — Avez-vous de la foi ? — Hélas, cher Père, je voudrais bien en avoir davantage ! — Voulez-vous m'obéir ? — Mais de tout cœur. — Eh bien ! dit l'homme de Dieu, je vous commande de vous lever et

de venir, dans une heure, nous servir à table. » A midi, le F. Pierre était à son poste, tout souriant, et répétant à qui voulait l'entendre qu'il venait d'être guéri miraculeusement, sur l'ordre du bon Père.

On put voir combien les âmes avaient été profondément remuées à Vertou quand les missionnaires proposèrent de dresser un bûcher pour y brûler mauvais livres, romans et chansons licencieuses. Dans cette paroisse où beaucoup de Nantais, remontant la rivière, venaient passer leurs loisirs, le feu ne manqua pas de combustible. On vit même une demoiselle de qualité se dépouiller publiquement de ses vêtements de luxe et de ses parures de vanité, pour les jeter dans le brasier...

Au début du terrible hiver 1709, Montfort porta encore sa parole chaude et exigeante à Saint-Fiacre, paroisse assez en souffrance, semble-t-il. S'il ne réussit pas à y dégeler tous les cœurs puisque trois hommes se présentèrent un jour, à la Providence, pour lui faire un mauvais parti, il n'en a pas moins laissé des souvenirs durables de sa patience et de sa charité.

Le zèle de la Maison de Dieu

Toujours aux ordres de M. Barrin, au plus fort de l'hiver, Montfort se rend non loin de la Grande Brière, à Camphon où une mission doit s'ouvrir avec le carême. Belle occasion de tonner contre les abus qui compromettent la vie chrétienne dans cette paroisse : les danses et les fêtes locales. A travers les cantiques réalistes qu'il fait chanter alors, on devine l'offensive directe qu'il mène contre les dérèglements des mœurs.

L'état déplorable dans lequel il voit l'église est pour lui la désolante image de la misère des âmes. Tout se tient : les fidèles ne doivent-ils pas être les pierres vivantes du Temple de Dieu ? Dans cette église qui ressemble à une grange abandonnée, chaque fois qu'il y entre, il ressent avec la froidure d'un hiver qui n'en finit pas, une indifférence religieuse qui lui glace le cœur. La voûte est lézardée et lépreuse ; des meubles poussiéreux s'adossent à des murs souillés sur lesquels courent les armoiries du duc de Coislin. Et au sol, sur les pavés disjoints, qui sont souvent des pierres tombales, les chaises boiteuses sont entassées en désordre. Pour un peuple chrétien, quel sans-gêne avec les divins mystères et la présence de son Seigneur !

Il fallait sauver l'honneur de Dieu ! Avec l'autorisation du Curé,

Montfort résolut de tenter « un coup hardi », selon les termes de M. des Bastières. Un jour, après le sermon du matin, il demande aux femmes de sortir ; aux hommes qui restent, il fait une déclaration brève, mais touchante, sur le piteux état de leur église. Et comme tous sont d'accord pour y remédier : « Mettez-vous huit sur chaque pierre tombale, quatre sur celles qui sont moins pesantes et deux sur chaque pavé... Et sortez toutes les pierres dans le cimetière. » En peu de temps, la nef fut délavée. Le lendemain, même invitation : les maçons et tailleurs de pierre, aidés de nombreux manœuvres, refont le pavage en un jour et demi. Puis on se mit à blanchir les murs : même les armes du duc disparurent sous la chaux, non sans une protestation violente du sénéchal de Pontchâteau qui en garda une rancune tenace au saint missionnaire. Du moins, les paroissiens purent-ils, avec une foi renouvelée par la Parole de Dieu, prier désormais dans une église plus digne des saints Offices.

Quelques mois après, en juillet 1709, les paroissiens de Crossac sont sollicités à une restauration semblable dans leur église. Celle-ci n'était pavée que dans le sanctuaire ; dans la nef, les habitants, les pauvres comme les riches, s'étaient arrogé le droit de se faire enterrer comme dans un cimetière, si bien que la terre y avait l'aspect d'un champ labouré. L'Evêque de Nantes s'était maintes fois opposé à cet abus sans pouvoir le faire cesser. On avait même procédé en justice devant le Parlement. Ayant obtenu confirmation de leur droit, les gens de Crossac, au mépris des censures de l'Eglise, continuaient à se faire inhumer dans le chœur ou la nef selon ce que demandait la fabrique, car tout n'était pas désintéressé dans cette affaire.

La mission lancée, Montfort explique avec véhémence que le temple de Dieu ne peut abriter que les reliques des saints ou des martyrs. Puis, rassemblant les notables, il leur demande de renoncer au privilège qui leur avait été reconnu. Cet accord obtenu, il passe à l'action : il fait paver et orner l'église, nettoyer et enclore le cimetière dans lequel le bétail venait paître. Et dans l'ambiance fraternelle créée par ces tâches désintéressées, il lui est plus facile d'éteindre les inimitiés, d'arranger les querelles et les procès, de faire restituer à chacun son dû, et d'amener les âmes à se décharger des fardeaux d'injustices qui leur ôtaient toute joie de vivre.

Aussi ce fut une fête inoubliable, lorsque, dans un temple restauré, les ministres et les autels étant parés d'ornements neufs, la prière de tous put monter solennellement vers le Seigneur au milieu des hymnes et des cantiques.